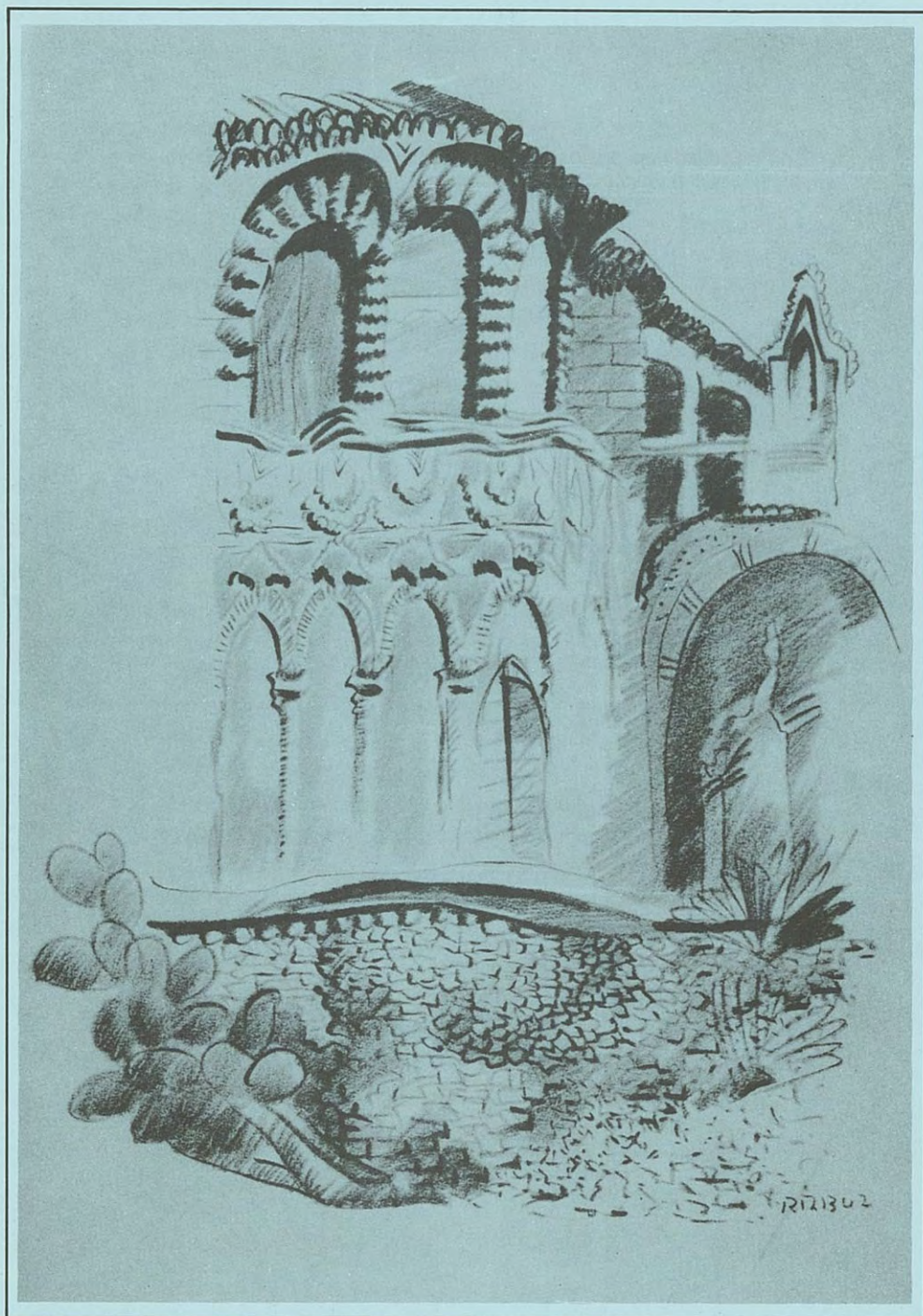


DESMOS

amitiés
gréco-suisse



bulletin no 8 décembre 1984

A nos lecteurs.

Ce huitième numéro de "Desmos", plus étoffé que les précédents, nous souhaitons qu'il ne paraisse pas touffu. La civilisation et l'histoire grecques offrent des aspects si divers qu'un choix est toujours arbitraire. Avons-nous réussi à maintenir un équilibre en donnant leur place à la philosophie, à l'histoire, à la science antiques, à une évocation de l'art byzantin, à un témoignage sur le destin tragique des Juifs de Salonique, à certaines réalisations culturelles de l'actualité? Au lecteur de juger. Quant au rappel de la grande fête des A.G.-S. de février 1930, s'il permettra à quelques aînés de rafraîchir des souvenirs, il donnera à chacun l'occasion de comparer le style de vie en honneur voici cinquante ans à notre approche présente de la Grèce. Il n'y a pas lieu ici de revenir sur les causes et les effets d'une profonde évolution; mais une société telle que la nôtre doit veiller à en tenir compte en y affirmant une de ses raisons d'être.

Nous ne saurions terminer sans adresser aux auteurs des articles et des notes et à tous nos collaborateurs nos plus vifs remerciements: sans eux, "Desmos" n'existerait simplement pas.

Louis Mauris

S O M M A I R E

Pages

4		Chronique de l'association
5-9	François LASSERRE	: Les philosophes et le pouvoir
9-11	Pierre MORREN	: Les Minoens ont-ils occupé le Péloponnèse au XVIIe siècle avant J.-C.?
12-16	Pierre-Antoine MOTTIER	: Le mécanisme d'Anticythère, un calculateur astronomique de 80 av. J.-C.
17-18	Anne-Marie REDARD	: Mistra la très noble
19-21	Gérard KELLER	: Salonique, 1943, à propos d'une oeuvre de Giorgos Ioannou: "Notre sang"
22-23	Louis MAURIS	: Fastes A.G.-S. d'autrefois
24	Charles GILLIARD	: L'anniversaire de l'indépendance hellénique (3 février 1830)
25-26	Jean-Marie PILET	: Chroniques: muséographie et discographie
27		: Bibliographie. Petites nouvelles.
28		: Annonces.

Chronique de l'association.

Une magnifique journée ensoleillée a accueilli à Romainmôtier une quarantaine de participants à la traditionnelle Journée d'automne, le dimanche 30 septembre. La visite commentée de l'Abbatiale a été suivie d'un repas à l'issue duquel le président ROSTAN a salué l'assemblée et remercié de leur collaboration MM. MICHAUD et RICHARD, du Rotary-Club, qui ont bien voulu présenter leur maison d'accueil de Champbaillard. Après un passage à l'atelier du peintre et graveur AUBERT, on s'est rassemblé à l'Abbatiale avant la dislocation pour un concert inopinément terminé en "point d'orgue"!

Le mercredi 3 octobre, au Foyer hellénique, conférence de M. Jacques CHAMAY, conservateur au Musée d'art et d'histoire de Genève, intitulée: "Quand Périclès allait à l'école". Les auditeurs ont vivement apprécié cette présentation de l'éducation intellectuelle à Athènes, qui fut suivie d'un entretien animé.

Dans le cadre de l'exposition "Grèce d'hier et d'aujourd'hui", organisée par la commission d'animation de Prilly et M. Robert BRIOD dans le bâtiment de Castelmont, du 27 octobre au 11 novembre, notre association a tenu un stand pour se faire mieux connaître. Plusieurs de nos membres ont eu là l'occasion d'exposer leurs oeuvres à un nombreux public.

Le bureau des A.G.-S., accompagné de quelques membres du comité, a eu l'honneur de recevoir dans un restaurant de Cully le poète Odysseas ELYTIS, prix Nobel de littérature.

"Mistra, haut lieu de résistance", tel était le titre de la conférence de Melle Anne-Marie REDARD du 28 novembre, aussi au Foyer hellénique. Son exposé, convaincu et fouillé, prolongé par des diapositives, a retenu l'attention de l'assemblée.

Le comité s'est fait représenter à diverses manifestations culturelles, notamment à l'exposition "Cosmésis" de Fribourg, au Dies academicus à Dorigny, à l'exposition COSTOPOULOS au Foyer hellénique. Il a tenu une séance en septembre. Il en tiendra une nouvelle le 16 janvier prochain.

Le cours de grec moderne, assuré avec une compétence et pleine disponibilité par M. Gérard KELLER, a obtenu un succès durable: les huit élèves en sont maintenant à leur troisième semestre, ce qui prouve leur intérêt et leur satisfaction.

Dans ces conditions, le comité envisage la création d'un

Nouveau cours pour débutants.

Renseignements et inscription auprès du président F. ROSTAN, case postale 2105, 1002 Lausanne ou téléphone 23 26 83, jusqu'au 30 janvier 1985.

LES PHILOSOPHES ET LE POUVOIR

(Les lignes qui suivent résument la conférence prononcée par leur auteur à l'Université d'Athènes le 18 décembre 1982, à l'occasion de la collation d'un doctorat honoris causa)

En réfléchissant à ce que peut représenter une distinction universitaire dans la carrière d'un professeur, j'en suis venu à m'interroger d'abord sur les rapports que l'intellectuel entretient avec la société. De là, par une pente naturelle à l'helléniste et parce que la référence au monde grec antique est attendue de ses auditeurs, je n'ai par tardé à examiner ce qu'ils avaient été dans la Grèce des philosophes, et particulièrement à Athènes, qui nous a laissé sur ce sujet les témoignages les plus instructifs. Et cette réflexion a mis en lumière, comme il fallait s'y attendre, quelques problèmes de déontologie encore actuels, dont il m'a paru utile de proposer les données primitives et les solutions à la méditation de mes collègues athéniens. Ce cheminement a dessiné le cadre de mon sujet.

Entre les nombreux exemples que livre là-dessus l'histoire grecque, le plus fameux est celui de Platon. Non seulement, comme on le sait, ses deux oeuvres maîtresses sont des traités de politique, la *République* en dix livres (achevée vers 375) et les *Lois* en douze (presque achevés à la veille de sa mort en 347), mais encore à trois reprises au moins, il fait le voyage d'Athènes à Syracuse dans l'espoir d'y devenir le conseiller d'abord de Denys I, dit le Tyran (388), puis de son fils Denys II (366 et 361). De plus, le beau-frère de ce dernier, Dion, disciple de Platon, s'étant emparé du pouvoir, le modèle du gouvernement autocratique qui régira pendant quatre brèves années, de 357 à 354, la cité sicilienne sera tiré de la *République*. Et dans le même temps, à l'Académie, le philosophe prépare de nombreux élèves à réformer les constitutions de leurs patries respectives, une fois leurs études achevées. Nous connaissons les noms, et souvent les carrières, d'au moins une dizaine d'entre eux, dont le plus célèbre est Aristote, conseiller d'Hermias, tyran d'Atarnes (347-345), avant de devenir le précepteur du fils de Philippe II de Macédoine, le futur Alexandre le Grand (434-340).

Quelles raisons peut-on donner d'un intérêt aussi marqué pour l'action politique (car il ne s'agit pas que de théorie), d'ailleurs vigoureusement dénoncé par quelques historiens contemporains? Si l'appât du gain, le désir des honneurs et la recherche d'un puissant protecteur, ou plus profondément la soif d'agir, qui habite tout intellectuel digne de ce nom, ont joué un rôle, ils n'expliquent certainement pas tout, notamment dans le cas de Platon. Il faut accorder beaucoup plus de poids à l'intention de mettre en oeuvre une idéologie. Ainsi le système de gouvernement décrit dans la *République* repose-t-il tout entier sur une définition philosophique de la justice: il doit en garantir le fonctionnement éternel dans la cité. Jusqu'à l'époque de Platon, la justice occupe entre les quatre vertus cardinales une place privilégiée, les trois autres étant la piété, le courage et l'intraduisible *sophrosyné*, à la fois sagesse, maîtrise de soi et modération.

Tour à tour Solon, Pindare, Eschyle, Protagoras, les Sophistes avaient cherché à la définir à travers ses manifestations les plus évidentes, à savoir les lois et les tribunaux. Elle est, selon le poète Phocylide, contemporain de Solon, "toutes les vertus prises ensemble", formule qui deviendra proverbiale: c'est une manière d'en faire la vertu politique par excellence, dès lors que chacune de celles qu'elle englobe se définit par rapport à l'activité publique du citoyen, à sa contribution à la cité, et non par sa conduite privée. On voit donc que Platon, en soumettant sa république idéale à la justice, réalisait le modèle d'une république réelle. Et il faut ajouter que cette république a existé de 357 à 354 à Syracuse sous la "tyrannie" de Dion, et de 347 à 345 à Assos, confiée par le "tyran" Hermias, lui-même élève de l'Académie, au gouvernement de quatre disciples de Platon, Erastos, Coriscos, Aristote et Xénocrate.

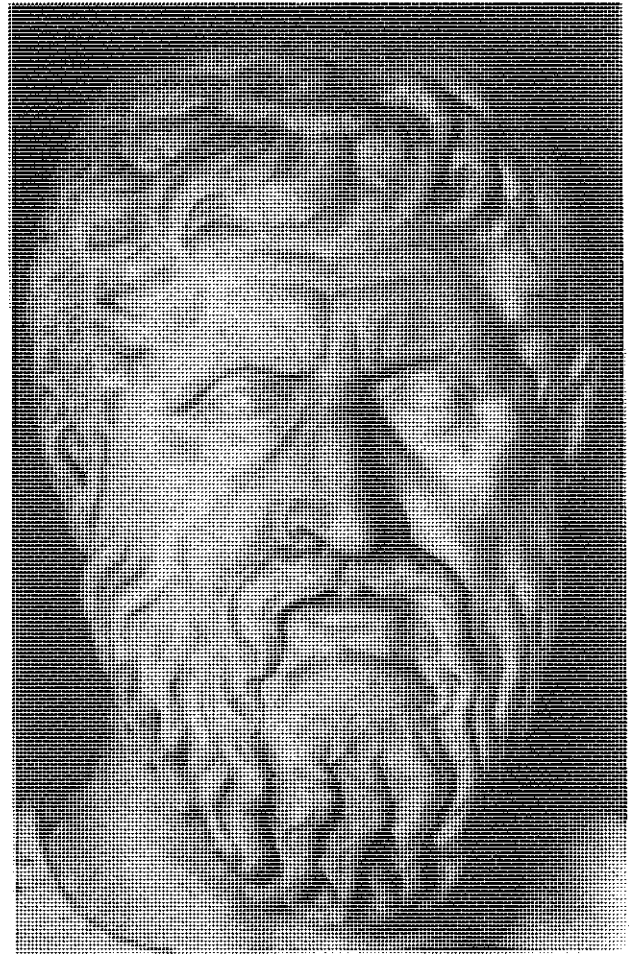
Or, on constate, à Athènes du moins, que dès la réforme de l'Aréopage, tribunal suprême et sacré, en 463, se fait jour une conception nouvelle et laïque de la justice. Jusqu'à cette date, la justice est identifiée à la volonté de Zeus, et réciproquement Zeus régit la justice des hommes. Elle est véritablement "The Justice of Zeus", comme l'exprime le titre d'un livre récent de H. Lloyd-Jones (1971). Depuis cette date, en revanche, s'institue progressivement une justice humaine qui, sans rejeter complètement les formes plus ou moins rituelles de l'ancienne justice, et non sans recourir souvent encore aux lois "non écrites", va élaborer ses propres règles et procédures à coup de lois nouvelles et de raisonnements juridiques développés dans les réquisitoires et les plaidoyers, jetant ainsi les bases d'une sorte de jurisprudence étroitement liée à l'art oratoire. Les Sophistes, en particulier, se distingueront dans ce domaine, qu'ils investissent rapidement, et c'est à leur chef de file, Protagoras, que fera appel en 443 la colonie athénienne de Thurium en Italie méridionale pour rédiger la constitution qu'elle se donne en se fondant, une grande première dans l'histoire des rapports entre philosophie et politique en Grèce.

A ce processus de laïcisation correspond évidemment, La Palice l'aurait dit, un processus de désacralisation de la justice. Eschyle en salue les premiers effets dans les *Euménides* en 458, quand il montre Oreste absous du meurtre de sa mère par le tribunal d'Athènes, qui fait droit pour la première fois à la circonstance atténuante: le fils vengeait l'assassinat de son père. Mais un tel signe de laïcisation, l'un des plus anciens qu'on puisse appréhender dans les institutions, est aussi le signe avant-coureur d'un vide idéologique qui va rapidement se creuser au sein du système politique, ou mieux, du "système" tout court, tant il est vrai que les traditions religieuses, les valeurs morales et la vie politique formaient alors une structure indissociable dans la cité antique. Et c'est à partir de ce phénomène que s'explique, à l'origine, l'intérêt des philosophes pour la politique. Cet espace déserté, ils ne tardent pas à l'occuper, en proposant notamment de nouvelles références pour attacher le droit à des principes et fonder ainsi une justice stable.

Dans la première phase de cette mutation culturelle, on voit surtout s'affronter différentes définitions du droit: droit du plus fort contre droit démocratique, droit naturel contre droit conventionnel, équité contre égalité, loi morale contre légalisme, etc.

A travers l'étude des systèmes politiques et juridiques des peuples non grecs, qui s'effectue au cours de cette période et dont on saisit la problématique à travers Hérodote parlant des Egyptiens, des Scythes ou des Perses, se révèle la relativité de la notion de justice. Parallèlement, un Euripide ne cessera de mettre en évidence, sur la scène athénienne, l'antinomie inconciliable des décisions divines et des aspirations humaines comme source des conflits tragiques, ce qui lui vaudra d'une part le sobriquet de "philosophe de la scène" de la part de ses concitoyens, d'autre part la vindicte des poètes de comédies, porte-parole de l'opinion publique conservatrice. Cette phase s'achève avec le procès de Socrate en 399: on y condamne celui "qui ne croit pas aux dieux de la cité" et qui, par un enseignement novateur, "corrompt la jeunesse". Mais le système des valeurs n'en demeure pas moins flottant et transitoire.

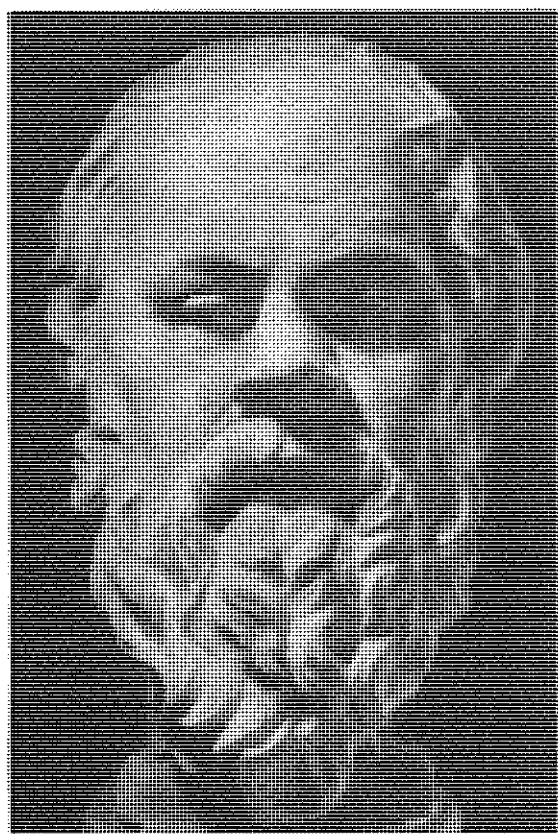
Une seconde phase commence après son procès, dont elle exploite, à bien des égards, le retentissement. Porteurs de vérités qu'ils affirment désormais démontrées, les philosophes prennent la place des Sophistes en se réclamant de Socrate comme de leur maître. Entre eux, la discussion porte sur le bien-fondé de leurs doctrines. A l'intention du grand public, elle met l'accent sur deux problèmes: Socrate était-il ou non responsable des erreurs politiques de ses disciples Alcibiade, l'aventurier de la démocratie débridée, et Critias, le fossoyeur de la démocratie, le chef des Trente Tyrans de sinistre mémoire? Le philosophe doit-il ou non prendre part à la vie politique? Le rhéteur Polycrate, l'un des derniers émules des Sophistes, tentera sans succès de leur faire obstacle en rédigeant encore, six ans après la mort de Socrate, un pamphlet intitulé *Réquisitoire contre Socrate*, pour dénoncer à la fois l'impiété du philosophe, c'est-à-dire son refus de la religion officielle, et son opposition à la démocratie, manifestée autant par la mise en cause d'un procédé électoral, le tirage au sort entre les candidats des groupes électoraux, que par son influence pernicieuse sur Alcibiade et Critias. Mais il s'attirera de nombreuses réfutations, et l'on verra les nouveaux philosophes, au nom de nouveaux principes, ou bien, comme Aristippe, tourner le dos au débat en prônant le détachement complet du sage vis-à-vis de la politique, ou bien, comme Antisthène et Eschine de Sphette, auteurs l'un et l'autre de dialogues intitulés *Alcibiade*, assigner au philosophe la tâche de la formation morale des futurs citoyens et des futurs hommes d'état, dont il fera, sinon des philosophes, du moins des hommes de bien.



PLATON

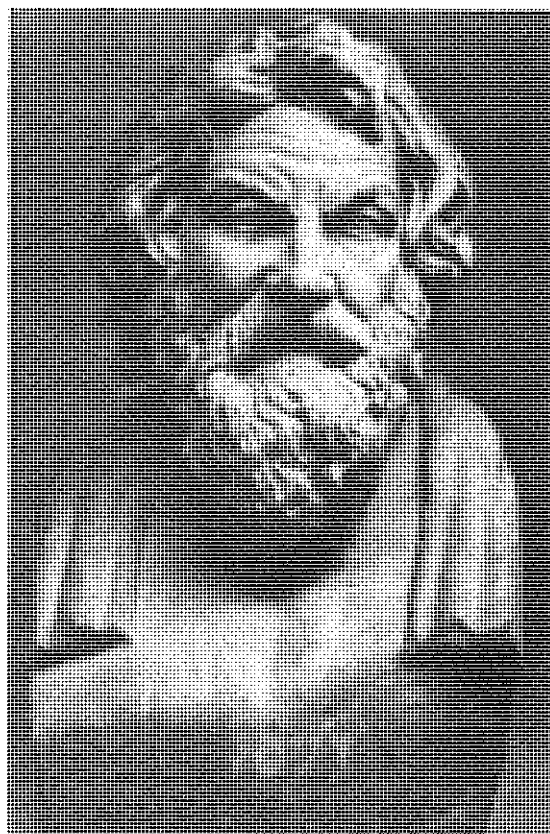
(réplique d'un original de 370 env.)

Ce sera aussi, mais dans un cadre plus fort, celui de l'Académie, là position de Platon dans la *République*, avec cette différence que si Antisthène et Eschine font dire à Socrate que le philosophe doit s'abstenir absolument de toute activité politique et porter tout son effort sur l'enseignement des vertus, Platon veut, lui, que le philosophe forme des philosophes, instruits dans la connaissance de la justice et du souverain bien, pour le gouvernement de la cité dont ils seront ce qu'il appelle les gardiens; et il s'est fait lui-même, à l'Académie, éducateur d'hommes d'état, qui ont nom Dion, libérateur de la Sicile, Aristonymos, législateur de l'Arcadie, Phormion, législateur de l'Elide, et d'autres en si grand nombre qu'un détracteur pourra écrire, un siècle après la *République*, un livre entier *Sur les philosophes devenus tyrans et despotes*.



SOCRATE

(réplique d'un original de 330 env.)



ANTISTHENE

Voilà ce que dit l'histoire. Y a-t-il une leçon à en tirer aujourd'hui? Ce que j'ai essayé de dire à mes collègues de l'Université d'Athènes, c'est que, comme si souvent, les philosophes grecs ont correctement posé une question fondamentale, aujourd'hui encore posée dans les mêmes termes à leurs lointains descendants: quelle doit être l'attitude de l'intellectuel vis-à-vis de l'action politique? Ils lui ont apporté, dans leurs styles de vie comme dans leurs théories, au moins trois réponses différentes, celle des Sophistes, celle des Socratiques et celle de Platon, pour ne rien dire de celle de Socrate, dont nous ignorons tout, et de celles de Solon et des sages de l'époque archaïque, qu'on ne peut assimiler à des philosophes. Toutes ces réponses ont eu des analogies, *mutatis mutandis*, dans les temps modernes, et il s'en est ajouté au moins une en sens diamétralement opposé, la réponse marxiste orthodoxe

de Gramsci, qui met l'intellectuel au service de l'idéologie d'un prophète, d'un "maître de vérité" (pour reprendre la formule heureuse de Marcel Detienne définissant les poètes grecs archaïques détenteurs et révélateurs de doctrines affirmées seules vraies). Ce qui leur est commun, dans leur diversité, c'est qu'elles se manifestent au moment où les structures traditionnelles, religieuses ou non, se décomposent, se vident de leur substance. A la Révolution française et dans la plupart des mutations politiques de l'histoire, on a vu de même les philosophes affluer dans ce vide, puis disparaître, remplacés par les hommes politiques, en Grèce antique comme ailleurs. Il ne m'appartenait pas, dans la circonstance de la conférence, de les juger, ma tâche s'achevant avec la présentation d'un processus général au moyen des modèles particuliers accessibles à l'helléniste, et ma conviction profonde étant que la réflexion sur une question bien posée vaut plus que la réponse qu'on lui apporte, aujourd'hui comme autrefois.

François Lasserre

Les Minoens ont-ils occupé le Péloponnèse au XVIIe siècle av. J.-C.?

Les présentes lignes sont le résumé d'une étude dont la genèse se trouve dans une phrase de l'archéologue grec Nicolas Platon, tirée de son ouvrage *La civilisation égéenne* : "La conception d'une civilisation crétoise à grande échelle comme principale raison de la création de la civilisation mycénienne ne peut être considérée que comme une théorie scientifique à vérifier."

Aux environs de 1600 av. J.-C., les centres méso-helladiques étaient essentiellement fondés sur l'agriculture et l'élevage avec un artisanat peu développé. Le tout montre une pauvre civilisation sans art, incapable d'imiter ou de coopérer avec un peuple plus avancé, comme les Crétois. A la même époque débute l'expansion minoenne par la fondation de colonies dans les îles, le centre et le sud du continent grec. C'est dans l'est du Péloponnèse qu'on trouve les premières tombes à tholos, soit environ cinquante ans avant celle de Mycènes. Or ces tombes à tholos n'ont pu être construites que par des rois ou des princes, car elles demandaient la participation d'une main-d'oeuvre nombreuse et des matériaux qui n'étaient pas à la portée d'un simple individu.

Seules trois tombes à tholos, parmi la centaine connue, nous sont arrivées intactes, leurs sépultures mêmes n'avaient pas été pillées, protégées qu'elles étaient par la voûte de la tholos qui s'était effondrée avec la terre. Elles ont alors fourni de splendides trésors d'or, d'argent, d'armes, de poteries, etc.

Les tholos de la côte ouest du Péloponnèse sont localisées en Pylie et en Triphylie, aux environs de Pylos, Kakovatos et Péristéria. Dans ces deux derniers sites, l'une a douze mètres de diamètre, une autre est plus grande encore, ce qui la place au troisième rang des tholos grecques. Sa porte a une hauteur de 5,10 mètres pour une largeur de 2,39 mètres, surmontée d'un linteau de 24 tonnes. Sur l'une des pierres de la parastade gauche se trouvent deux signes en Linéaire A, donc crétois.

Dans une de ces tombes à coupole, on a trouvé une splendide amphore à trois anses datée de la période de transition entre la phase du Minoen récent IB et le "style du palais", donc antérieur au mycénien ou à ses tout débuts. Une autre tholos a révélé un trésor en or aussi somptueux que ceux trouvés à Mycènes, se composant de trois gobelets et d'un diadème en or ainsi qu'un anneau d'or couvert de plus de mille granulations.

A Palaiokhorafa, Marinatos a mis au jour une maison avec plusieurs baignoires. Il écrit, avec raison, que celles-ci sont un témoignage supplémentaire des rapports étroits avec la Crète qui différencient la région de Pylos des autres centres mycéniens. Précisons encore que sous la tholos dite de Trasymèdes, près de Pylos, on a trouvé une tombe prémycénienne de l'Helladique moyen avec des poteries minyennes et de l'Adriatique, c'est-à-dire provenant des côtes est ou ouest de cette mer.

Au vu de cet exposé résumé des fouilles récentes, nous croyons qu'il n'est pas trop hasardeux d'avancer qu'il y a des présomptions valables pour croire qu'au milieu ou à la fin du XVIIe, ou au plus tard au XVIe siècle av. J.-C., les Minoens ont établi des comptoirs ou même des colonies sur la côte ouest du Péloponnèse, en gros entre Olympie et la baie de Navarin, spécialement à Kakovatos et Péristéria. Ajoutons immédiatement que leur existence, en tant qu'entité indépendante, n'a pas dû être longue, peut-être deux ou trois générations, soit environ cinquante ou soixante-quinze ans.

Nous nous demandons en effet...

Qui a pu graver sur la porte d'une tholos ces deux caractères en Linéaire A? Nous ne croyons pas à des marques de carrier car nulle part, à notre connaissance, on n'en a trouvé de pareilles sur une tombe. Pour nous, ce ne peut être qu'un scribe crétois qui fit graver ces signes. Mais que serait-il venu faire dans une société achéenne encore à ses tout débuts, et ne comprenant probablement pas le crétois? Sa présence ne peut se comprendre que dans l'entourage d'un prince ou d'un gouverneur minoen. Pour le moment, ces signes gardent leur mystère.

Qui a pu fabriquer ce très beau vase aux argonautes qui fut tourné et peint sur place, comme ce fut prouvé, ce qui présuppose et un potier et un artiste crétois? Aucun peintre mycénien n'aurait été capable de créer de ses mains une amphore si exactement minoenne à l'époque du Minoen récent IB.

Qui aurait installé ces baignoires dans une maison alors que les peuples autochtones étaient encore si arriérés?

Qui, aux environs du palais de Nestor, aurait pu aller chercher ce vase en provenance de l'Adriatique?

A ces quatre questions nous ne voyons qu'une réponse: les Crétois.

Bien qu'aucune trace précise d'une présence minoenne n'ait été trouvée à Pylos, il serait étonnant que des navigateurs aussi audacieux et habiles que les Crétois aient négligé un havre aussi merveilleux que le vaste golfe de Navarin pour y faire escale ou se rendre plus au nord, à Kakovatos ou Péristéria. Libre à chacun de rejeter cette explication que nous savons audacieuse, mais si un jour elle se révélait positive, elle éclairerait d'une lueur nouvelle les anciennes traditions qui voudraient qu'à Olympie le culte d'une déesse-mère ait précédé celui de Zeus, et qu'à Delphes ce soient des marins crétois qui aient introduit le culte du serpent Python tué par Apollon.

Par contre, nous voyons la possibilité de l'établissement d'un comptoir minoen à l'embouchure de l'Eurotas, à Haghios Stéphanos, au sud de Sparte, où la moitié de la poterie est minoenne, ce qui n'est pas étonnant vu la proximité de l'île de Cythère, la plus ancienne colonie crétoise.

Quant à Mycènes, nous n'avons que quelques indices d'une éventuelle présence minoenne aux premiers temps de cette cité, puisqu'on a trouvé dans les couches profondes des murs d'inspiration crétoise, des chaudrons de bronze portant des signes en Linéaire A, une statuette en ivoire d'une orante, une larna (coffre), et, chose curieuse, une poterie en provenance de l'Adriatique.

Nous terminons ce résumé avec les réserves d'usage, en sachant que nous nous sommes avancé sur un terrain difficile, contesté et contestable, mais combien intéressant.

Pierre Morren

* * * * *

On devient membre des AMITIES GRECO-SUISSES en s'adressant au comité, case postale 2105, 1002 Lausanne.

<u>Cotisation annuelle</u> :	membre individuel	:	fr.	20.--
	couple	:	fr.	30.--
Membres à vie (versement unique)	individuel	:	fr.	300.--
	couple	:	fr.	400.--

Le mécanisme d'Anticythère : un calculateur astronomique de 80 av. J.-C.

La découverte

Vers les années 80 av. J.-C., un bateau de transport romain chargé de statues de bronze et de marbre en partance pour l'Italie faisait naufrage sur les récifs entourant la petite île d'Anticythère. Outre sa cargaison d'oeuvres d'art, le navire transportait l'un des plus remarquables objets que nous ait livré l'Antiquité gréco-romaine. Cet instrument que l'on désigne sous le nom de *mécanisme d'Anticythère*, fut mis au jour en 1900, en même temps que le reste du chargement. A cause de son mauvais état de conservation, on ne s'aperçut pas tout de suite de l'intérêt qu'il présentait et sa structure resta quasiment méconnue jusqu'à une date récente. Ce n'est qu'avec l'aide de nettoyages chimiques et de radiographies aux rayons X que l'on a pu reconstituer avec certitude son système d'engrenages.

La reconstitution

Il s'agissait en effet d'un *calculateur astronomique* qui avait la forme d'une boîte de 30 cm de longueur, 15 cm de largeur et 4 cm d'épaisseur (voir fig. 1). Il était composé de 5 plaques de bronze maintenues entre elles par un cadre de bois. La double plaque médiane (III), la plus importante, formait l'armature de tout le *système d'engrenages*. Les plaques II et IV comportaient des *cadrans* parcourus chacun par une ou plusieurs *aiguilles* (*μολπογνομόνιον*). Enfin, les plaques I et V, pourvues de charnières, pouvaient s'ouvrir et se fermer comme les pages d'un livre; destinées à protéger cadrans et rouages, elles servaient également de support à des *inscriptions* qui constituaient, sinon une sorte de mode d'emploi, du moins des commentaires de nature astronomique et mécanique, sur l'utilisation et les possibilités du mécanisme.

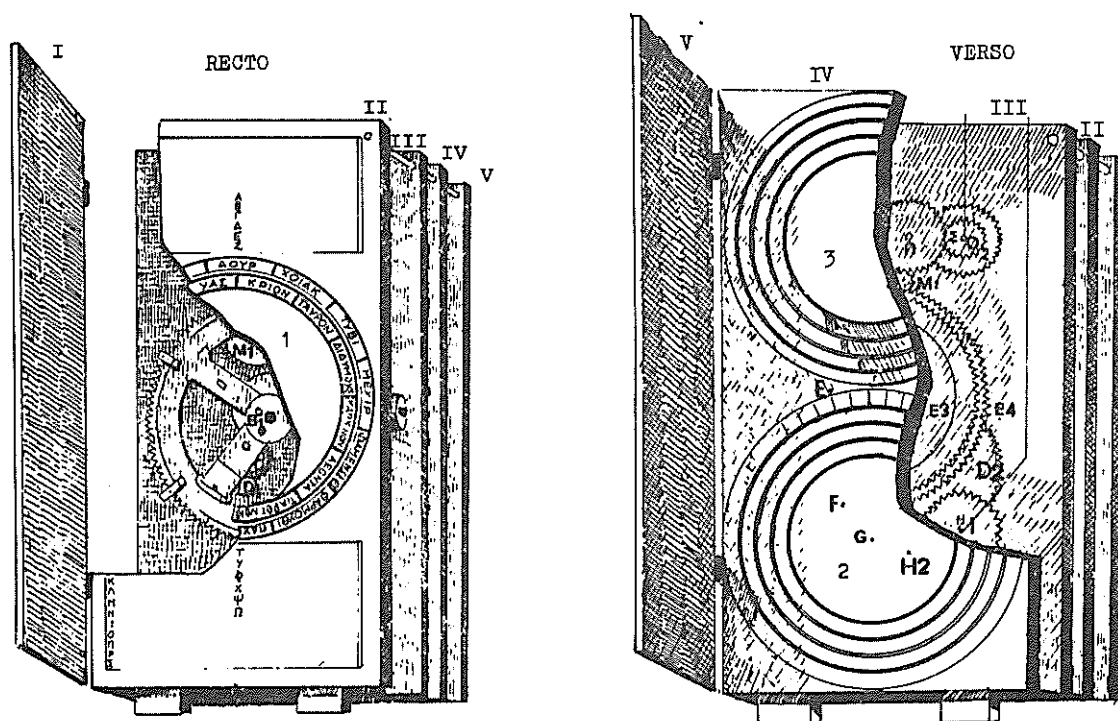


Fig. 1 : reconstitution du mécanisme d'Anticythère.

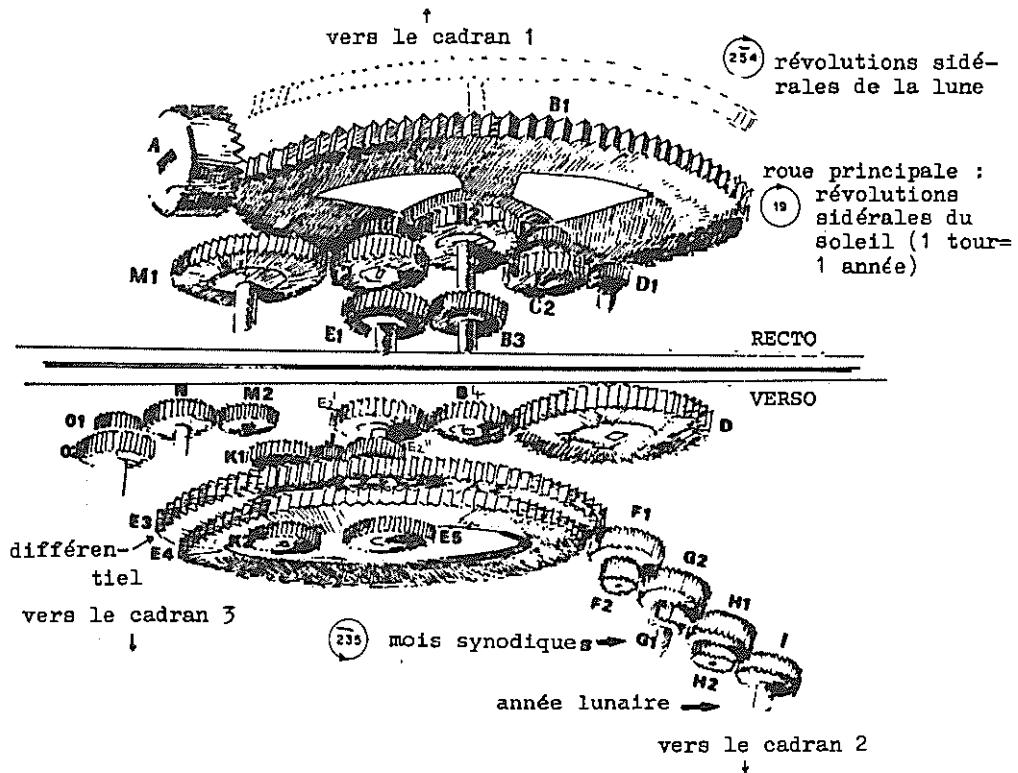


Fig. 2 : reconstitution du système d'engrenages (coupe)

Le système d'engrenages

Ce système extraordinairement complexe atteste que les Grecs du 1er s. av. J-C maîtrisaient déjà à un haut degré tous les problèmes inhérents à la fabrication et à l'agencement des roues dentées. Il présente des particularités remarquables du point de vue technique : la pièce maîtresse de ce mécanisme est sans conteste son *engrenage différentiel épicyclique* (1).

En examinant les différents rapports d'engrenages, on constate que tout le mécanisme est basé sur le *cycle de Méton* (astronome du 5ème s. av. J-C), c'est-à-dire sur une période de 19 ans (= 19 révolutions sidérales du soleil) comprenant 235 mois synodiques et 254 révolutions sidérales de la lune (2).

L'instrument fonctionne de la façon suivante : la roue principale B1 (entraînée par une manivelle fixée à la roue A) produit les révolutions sidérales du soleil (1 tour = 1 année) et les transmet directement au plateau du différentiel (E3/E4) par un premier train d'engrenages (B3-E1+E5-K2+K1-J). Une deuxième série de roues dentées (B2-C1-D1+D2-B4-E2'+E2''-J) décompose le mouvement de rotation de B1 pour introduire dans le différentiel les révolutions sidérales de la lune (3). C'est sur le cadran 1, qui comportait un anneau intérieur fixe avec les signes du zodiaque et un anneau extérieur mobile avec les mois de l'année gréco-égyptienne, qu'on pouvait suivre ces deux mouvements. A partir de ces deux vitesses de rotation, le différentiel effectuait une véritable opération mathématique en soustrayant les révolutions sidérales du soleil de celles de la lune pour produire le cycle des mois synodiques ($254 - 19 = 235$) qu'on pouvait suivre sur le cadran 2 par l'intermédiaire des engrenages F1+F2-G2+G1.

On pouvait lire encore d'autres indications astronomiques sur le cadran 3, mais la perte d'une grande partie des engrenages correspondants ne permet plus de déterminer avec certitude la fonction de ce cadran.

Les inscriptions

Elles nous sont parvenues dans un très mauvais état de conservation. Aux effets de la corrosion s'est ajouté un autre phénomène qui n'a pas facilité le déchiffrement : à cause de la très forte pression de l'eau, les plaques du mécanisme se sont collées les unes aux autres et certaines parties de texte ne nous sont parvenues que sous la forme de leur image inversée au dos de la plaque qui les recouvrait.

Des 4 inscriptions que comportait le mécanisme, 2 sont particulièrement intéressantes. La première se trouvait sur la plaque II, qui contenait dans sa partie médiane le *cadran 1* avec ses 2 anneaux concentriques. L'anneau intérieur fixe avait 360 petites graduations réparties en 12 sections correspondant aux 12 signes du zodiaque. L'anneau extérieur mobile contenait le cycle des mois de l'année gréco-égyptienne; il était divisé en 365 degrés (12 mois de 30 jours + 5 jours épagomènes). En face de certains des degrés zodiacaux, il y avait des petites lettres (de α à ω) qui renvoyaient l'utilisateur aux 24 lignes d'un *parapegme* (4) dont le texte se trouvait dans les parties supérieures et inférieures de la plaque II. Ce *parapegme* se situe tout à fait dans la tradition des calendriers grecs, mais il a naturellement été adapté à l'instrument dont il fait partie intégrante. Le principe de base du *parapegme* reste le même : maintenir en permanence l'année civile en rapport avec l'année solaire. Mais pour effectuer cette opération sur le mécanisme, il suffit de déplacer l'anneau extérieur mobile en se repérant d'après les graduations.

Des 24 lignes du *parapegme*, il reste les fragments suivants :

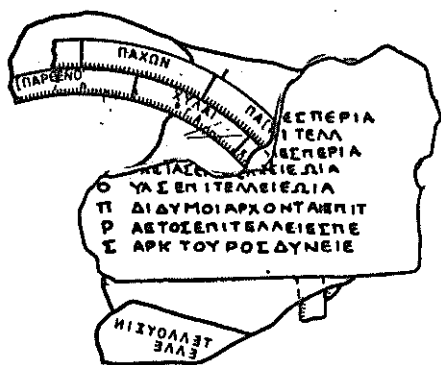


Fig. 3 : cadran 1 et parapegme.

1	[Α
2	Β
3	Γ
4	Δ
5	Ε
6	Σ
7	Η
8	Θ
9	Ι
10	Κ
11	Λ
12	Μ
13	Ν
14	Ξ
15	Ο
16	Π
17	Ρ
18	Σ

- | | | | |
|----|----|---------------------------------|--|
| 10 | [Κ | ἐ]σπερ[ίαι | ...du soir |
| 11 | Λ] | Ἰάδ[ες δυόν]ται ἐσπερία[ι] | les Hyades font leur coucher du soir |
| 12 | Μ | Ταῦρος [ἀρ]χεται ἐ[π]ιτέλλ[ειν] | le Taureau fait son lever |
| 13 | Ν] | Λύρα ἐπιτέλλει ἐσπερία | la Lyre fait son lever du soir / la constellation des Pléiades fait son lever du |
| 14 | [Ξ | Π]λε[ι]ᾶς ἐπιτέλλει ἑώια | matin / la constellation des Pléiades fait son lever du |
| 15 | Ο | Ἰὰς ἐπιτέλλει ἑώια | matin / la constellation des Hyades fait son lever du |
| 16 | Π | Δίδυμοι ἀρχονται ἐπιτέλλε[ιν] | matin / les Gémeaux font leur |
| 17 | Ρ | Ἄετος ἐπιτέλλει ἐσπερία[ο]ς | lever / l'Aigle fait son lever |
| 18 | Σ | Ἄρκτουρος δύνει ἑώιος | du soir / Arcture fait son coucher du matin |

La seconde inscription intéressante recouvrait la plaque de protection V. Elle s'étendait sur 50 lignes et constituait une sorte de *mode d'emploi* détaillé de l'appareil. Il y avait des passages tout à fait techniques, touchant à des problèmes de construction et de fixation des roues dentées. A d'autres places, l'auteur expliquait les différentes fonctions des aiguilles du mécanisme, le rôle que jouaient les périodes de Méton (19 ans) et de Callippe (76 ans = 4 périodes de 19 ans), leur rapport avec d'autres périodes (Saros = 223 lunaisons). C'est ce que nous avons aux lignes 38 à 47 de cette inscription :

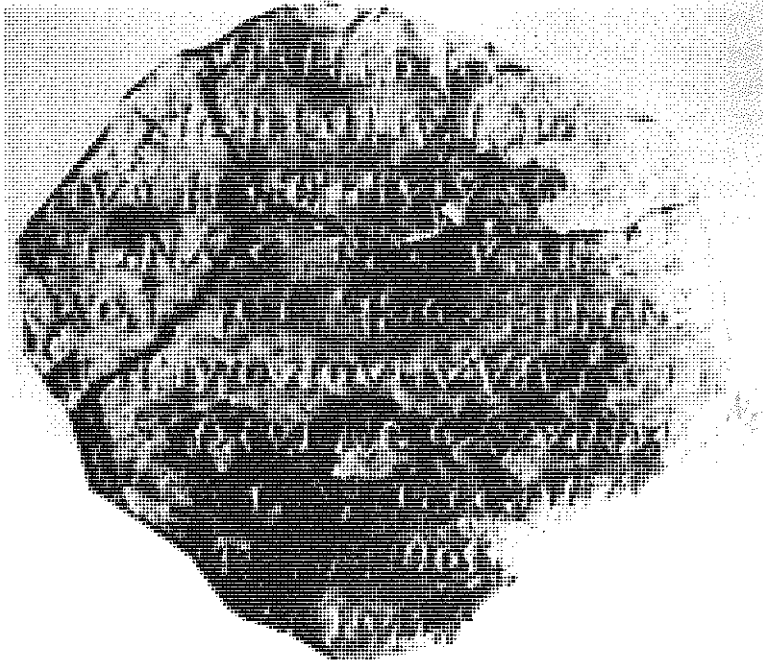


Fig. 4 : l'inscription de la plaque V.

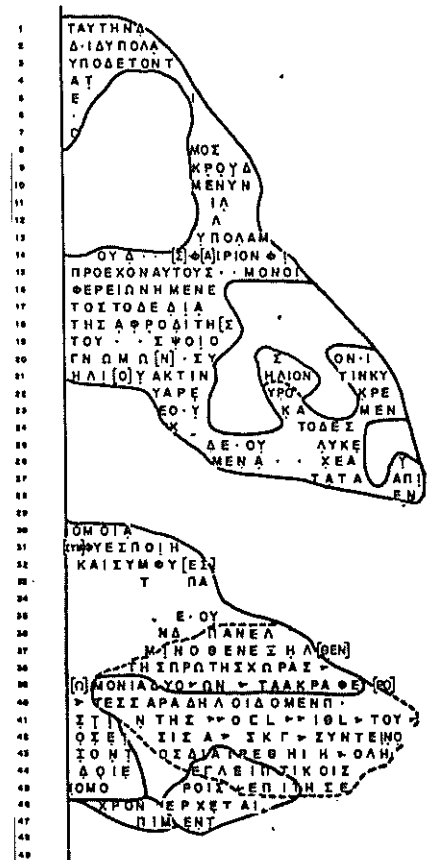
38 τῆς πρώτης χώρας
 39 [γνω]μόνια δύο ὧν τὰ ἄκρα φε[ρόμενα]
 40 τέσσαρα· δηλοῦ δ'ὸ μὲν π.
 41 ἐστὶν τῆς οφ' L ιθ' L τοῦ
 42 ος εἰς [σα σγκ' ; συντεί[ν]ουσι[ν]
 43 [ῥοι]ζοντος διαιρεθῆν ἢ ὄλη [π]ε[ρι]φέρεια]
 44 οἱ ε[ἰσὶ]ν δ' ἐγλειπτικοῖς [τόποις]
 45 ἰσομοκ[α]ίροις ἐπὶ τῆς ἑ[τερας]
 46 ον] χρόν[ον] ἔρ[χε]ται
 47 ἐπὶ μὲν τ.

...de la première position...

deux aiguilles dont les extrémités se déplacent (sur un cadran) quatre...; l'un montre...

c'est (la quatrième partie) de la période de 76 ans, la période de 19 ans (de Méton)...

...de l'horizon; la circonférence toute entière est divisée...



Une pièce unique

Pour terminer, il faut préciser encore que nous ne possédons actuellement pas d'autres fragments d'un mécanisme tel que celui d'Anticythère. De plus, aucun texte connu ne mentionne un instrument aussi complexe; les appareils qu'ils décrivent sont beaucoup plus simples : Héron d'Alexandrie et son livre *Sur la dioptre*, Jean Philopon et son *Traité de l'Astrolabe*, les sphères armillaires (sortes de petits planétaires) dont la fameuse *sphère d'Archimède*, décrite principalement par Cicéron (de Republica, 1, 14 - Tusculanes, 1, 25, 63 - de Natura Deorum, 2, 34 à 35), Plutarque (Vie de Marcellus, 19, 11) et Claudien (Epigrammes, 16, Sur la sphère d'Archimède). C'est certainement du côté des sphères armillaires qu'il faudrait chercher pour trouver un mécanisme comparable du point de vue complexité. Tous les textes qui en parlent les décrivent comme des prodiges de technique et d'ingéniosité, mais restent très avares de renseignements sur leur construction. D'autre part, ces appareils étaient conçus dans un esprit différent : c'étaient des instruments de *démonstration* uniquement, destinés à expliquer concrètement les mouvements du soleil, de la lune et des planètes, comme on les voit dans le ciel. Le mécanisme d'Anticythère est beaucoup plus un instrument de *calcul* que de démonstration. La personne qui l'a fabriqué cherchait à se faciliter la tâche dans les calculs nécessaires à l'établissement des calendriers, lointain précurseur de Pascal ou de Leibniz et de leur machines à calculer.

Pierre-Antoine Mottier

NOTES.

- (1) Engrenage différentiel: "combinaison d'engrenages par lesquels on transmet à un arbre rotatif (dans notre mécanisme au disque denté E3/E4) un mouvement composé équivalent à la somme ou à la différence de deux mouvements". (Petit Robert 1, édition 1982, p. 539)
Epicyclique: par analogie avec l'épicycle qui désigne en astronomie : "un petit cercle décrit par un astre, tandis que le centre de ce cercle décrit lui-même un autre cercle". Dans le mécanisme, c'est ce que font les roues J/K1 et K2 qui tournent autour de E2", respectivement E5, tout en ayant leur propre mouvement.
- (2) Mois synodique : révolution synodique de la lune (lunaison) = intervalle de temps entre deux aspects identiques de l'astre (conjonction ou opposition). Il vaut 29j 12h 44mn 2,9s.
Révolution sidérale : intervalle de temps entre deux passages consécutifs de la lune par le cercle horaire d'une même étoile. Il vaut 27j 7h 43mn 11,5s.
- (3) Autre particularité technique intéressante, les axes B et E sont doubles: l'axe de la roue radiée B1 est creux; passant à travers celui-ci, l'axe de la roue B4 tournait en sens inverse, permettant de montrer le mouvement de la lune sur le cadran 1. Idem pour l'axe E: l'axe des roues E1/E5 passait à l'intérieur de l'axe E2'/E2". Voir à ce sujet le mécanisme décrit par Platon : République, 10, 616b à 617d.
- (4) Parapegmes: le mot παράπηγμα désigne un calendrier composé de une ou plusieurs tables de pierre sur lesquelles étaient gravées les phases des étoiles et les observations météorologiques, ordonnées d'après les jours de l'année solaire, qui s'articulait elle-même selon un schéma zodiacal (les 12 signes que le soleil parcourait en 29 à 32 jours). C'était la partie fixe du calendrier. Les jours eux-mêmes étaient indiqués par des trous dans la pierre, près du bord, ou, suivant le nombre de jours sans annotations, entre les lignes. Ces trous étaient destinés à recevoir la partie mobile du calendrier: on y enfonçait (= παραπήγνυμι, d'où le nom de παράπηγμα) de petites chevilles portant à leur extrémité une plaquette avec la désignation du jour civil. Le progrès de cette invention résidait dans le fait que l'année solaire pouvait être maintenue en permanence en rapport avec l'année civile, simplement en changeant de place les chevilles portant le nom des jours.

M I S T R A la très noble

Cité morte ? Interrogeons ses pierres.

La puissante forteresse, ancrée sur l'un des pitons abrupts du Taygète, domine l'admirable plaine de l'Eurotas. Elle a surgi de par la volonté de Geoffroy de Villehardouin, neveu du célèbre chroniqueur, témoin du sac de Constantinople par les croisés. Le nouveau venu conquiert la belle Morée, englobant la Laconie, le Magne, l'Arcadie et la Messénie.

Il a un fils, Guillaume. Celui-ci, né à Kalamata, se considère grec à part entière. Valeureux chevalier, il joue de malheur. Entraîné par son gendre, le despote d'Epire, dans une guerre qu'il ne voulait point, il est fait prisonnier par Michel Paléologue, bras vengeur de la cour de Nicée. Lequel d'ailleurs sait mettre les formes. Il est aussi bon diplomate que stratège. Sitôt parvenu à ses fins, il prend possession des lieux, délègue son frère puîné Constantin pour gouverner le pays, avec Mistra pour siège.

Le bourg qui somnolait à l'ombre de la forteresse ne tarde pas à se muer en capitale de la Morée. Ce qui implique une chancellerie, une cour, les services y afférant, une garnison, son intendance, des bâtisseurs, des artisans, enfin et surtout la présence d'un clergé d'autant plus motivé que l'occupant franc avait imposé les rites latins à des autochtones viscéralement orthodoxes ! Un prodigieux souffle spirituel embrase les âmes.

Mistra se couvre de palais, d'églises, de monastères. L'énergique métropolite de Crète et de Lacédémone, Nicéphore Moschopoulos, fonde la métropole *Saint-Démètre*. Il la veut somptueuse, afin qu'y batte le coeur de l'Hellade. Un peu plus haut, surgit de terre le *Brontochion*, oeuvre de l'ambitieux et brillant higoumène Pacôme. Son institution devient l'enfant chéri de Constantin, surtout du basileus Michel VIII Paléologue et de son fils Andronic II. Leurs chrysobulles témoignent de leurs extrêmes largesses. Ce monastère s'offre deux sanctuaires. L'église des *Saints-Théodores* est dédiée à ces guerriers intercesseurs, combien nécessaires à la défense du pays, comme à la reconquête des provinces voisines. Quant à l'*Afendiko, ou Vierge conductrice*, si douce à ceux qui savent méditer, les chroniqueurs d'antan ne tarissent pas sur le luxe de ses marbres polychromes, incrustés d'or et de pierres précieuses. Dans l'une des chapelles reposent les mânes de Pacôme, sous l'effigie de Notre-Dame en pied. En face, celles de Constantin goûtent aussi au repos éternel.

Tout ce que la Grèce compte de peintres, de sculpteurs, de poètes, de musiciens, d'érudits, de philosophes et de théologiens, converge désormais vers ce *Brontochion* de lumière.

Les Cantacuzènes ont porté très haut l'essor spirituel et artistique de Mistra avec le basileus Jean VI, oncle et tuteur de l'enfant impérial, le futur Jean V Paléologue. Jean VI Cantacuzène crée le titre de Despote de Morée pour son fils puîné, l'admirable Manuel, époux d'une Lusignan. Il cumule une sagesse surprenante et un sens politique affiné. Sous son règne, le peuple vit ses plus belles années, grâce à une économie prospère, à l'abondance des

belles années, grâce à une économie prospère, à l'abondance des récoltes qu'une armée disciplinée défend contre les perpétuelles incursions des voisins, sans omettre celles des Turcs. Attentif à l'essor religieux, Manuel érige l'église et le monastère de *Sainte-Sophie* qu'il a soin de rattacher au patriarcat de Constantinople. Son ami, le savant Démétrius Kydonès, rendra un hommage émouvant à ce mécène passionné d'art, de culture, d'humanisme.

Cependant Jean V Paléologue, ayant atteint sa majorité, se proclame empereur. Il exècre les Cantacuzènes. Le basileus tuteur et son fils s'empressent de prendre le froc, selon une coutume du pays, ce qui les soustrait à la vengeance. Ils ne tarderont pas à s'enfermer au *Brontochion*, goûtant les colloques d'un Nicéphore Grégoras, leur admirateur déclaré, car il apprécie leur culture. Quant à Manuel, loin de s'en laisser imposer par le successeur de son père, il continue à tenir solidement sa chère Morée. A sa mort, survenue en 1381, son frère Mathieu prend les rênes du despotat, parachevant la réorganisation des Cantacuzènes.

Le règne des Paléologues se distingue par une fougueuse reconquête. Peu à peu les Occidentaux lâchent pied. En revanche, les Turcs se révèlent plus menaçants que jamais. Ils ont le nombre pour eux. Il convient de souligner les fréquents mariages italiens contractés par les despotes. Ils ont enfin ouvert les yeux sur la qualité exceptionnelle de la culture et des arts de Mistra. Désormais, l'Europe latine plonge aux sources même de la Renaissance qu'elle propagera à son tour. Elle s'imprègne des théories de Gémiste Pléthon, philosophe appelant de ses vœux une Grèce adoptant le modèle platonicien des trois classes sociales, piliers de la cité idéale. Elle conversa avec l'étourdissant Bessarion, l'ami et conseiller des Paléologues. S'il scandalise ses concitoyens en revêtant la pourpre cardinalice romaine, c'est pour mieux les défendre. Leur cause, hélas! est perdue, Mehmet II resserrant inexorablement l'étau. L'Occident exsangue, après ses luttes, reste sourd aux appels.

Un certain 6 janvier 1449, Constantin XI est sacré basileus en la somptueuse métropole *Saint-Démètre*. Celui qu'on couronne solennellement sait que l'heure du sacrifice suprême est proche. Quatre ans plus tard, on le verra tomber en héros sur les remparts de Constantinople investie.

Les murs calcinés de Mistra, s'ils clament l'ignominie des affronts, nous disent aussi la victoire de l'esprit sur la matière.

Anne-Marie Redard

* * * * *

COTISATIONS 1984

Le trésorier prie ceux et celles de nos membres qui n'ont pas réglé leur cotisation pour l'année en cours de bien vouloir s'en acquitter dans les meilleurs délais au ccp. 10-4528.

Cotisation annuelle simple : fr. 20.--	Membre à vie simple : fr. 300.--
Cotisation annuelle couple : fr. 30.--	Membres à vie couple : fr. 400.--

Salonique, 1943, à propos d'une oeuvre de
Giorgos Ioannou, "*Notre sang*".

Il s'agit d'un recueil de textes dédiés à Salonique, ville natale de l'auteur, parmi lesquels celui-ci consacre un chapitre important à la communauté juive. Signalons d'emblée que "le livre" auquel l'écrivain fait allusion a pour titre "In Memoriam", en souvenir de l'extermination des juifs de Grèce.

Mais pourquoi les juifs et pourquoi Salonique? C'est que la communauté hébraïque de cette ville ne se serait tout simplement distinguée en rien, de par son importance et sa renommée, du reste de la diaspora européenne, si un grand nombre de ceux-là n'étaient venus s'y installer, à partir de 1492, suite à la chute du royaume musulman de Grenade, ultime victoire de la Reconquista. Désormais l'exclusivisme religieux qui s'abat sur l'ensemble de la péninsule ibérique condamnera sans appel celui qui, juif ou Maure, ne se convertira pas à la religion chrétienne. Aussi, par vagues successives, des milliers d'émigrés viendront-ils s'établir dans l'Empire ottoman, plus libéral en matière confessionnelle que la plupart des Etats chrétiens. Cet afflux de réfugiés sépharades finira par imposer son empreinte, ses coutumes et le castillan, sa langue, à l'ensemble de la communauté juive, si bien qu'à l'heure même de l'occupation allemande, beaucoup encore, les vieux surtout, ne sauront pas un mot de grec; comment auraient-ils pu se douter en effet qu'un jour leur ville, Salonique, deviendrait une cité grecque? D'ailleurs, la puissance ottomane ne s'est jamais identifiée à une langue plutôt qu'à une autre; qui plus est, l'osmanli, lui-même, langue de l'administration, n'est-il pas resté incompréhensible à la plupart des Turcs?

Or, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, la communauté juive est sur son déclin. Que s'est-il produit?

En 1913, les Ottomans, avec lesquels la diaspora entretient d'excellents rapports, abandonnent définitivement la ville, ravagée quatre ans plus tard par un violent incendie; tout le quartier juif est la proie des flammes. Par la suite, l'exode des populations grecques d'Asie mineure et de Thrace orientale, joint au départ de l'importante communauté turque, viendront encore bouleverser l'ordre économique et social de la cité. Ces convulsions successives auront pour effet une émigration importante vers l'Europe, principalement Paris. Le fait est que les quatre-vingt-dix mille Israélites des premières années du siècle ne sont plus que cinquante mille environ lorsque les Allemands pénètrent en Grèce (1)

Or nous voici en 1943, laissons parler Ioannou:

"Chez nous (2), le blocus survint en avril; le mois de mars s'était écoulé dans l'angoisse de l'attente. Toutes les nuits, assis autour de la table du salon, les plus âgés psalmodiaient doucement jusqu'à l'aube. Un beau matin se mirent à hurler les porteurs d'une automobile de la propagande; de couleur noire et particulièrement haïssable, elle faisait infailliblement son apparition en pareille circonstance: "Tous les juifs dehors, prêts à partir!"

Elle beuglait avec vulgarité. Nous sommes descendus en courant au deuxième étage. Les juifs s'apprêtaient dans une panique indescriptible. Là-dessus, ils avaient encore trouvé le courage de faire cuire un oeuf, afin de nourrir leur petit garçon de trois ou quatre ans. C'est une chose qu'ils devaient avoir préméditée...Etreintes, amitié, serments et larmes. En dessous, le haut-parleur hurlait, menaçait, rapprochait inexorablement l'échéance. En partant ils laissèrent derrière eux les portes grandes ouvertes. Cela aussi, ils devaient en avoir discuté. Et de fait, le saccage, le pillage qui s'ensuivit est impossible à décrire. Où s'étaient cachés, d'où avaient surgi cette rapacité, tous ces bataillons de l'errance affamée? Ni les cris secs, ni les décharges clairsemées des rares sentinelles allemandes, qui considéraient les biens juifs comme leur propre possession, rien de tout cela ne retint leur élan. On arracha jusqu'aux volets et aux portes. (...)

Quelques jours plus tard, nous entendions, au milieu de la nuit, des sanglots dans la cuisine. Mon père était rentré de voyage et pendant des jours, nous avons bien cru que nous l'avions perdu, car nous ne savions pas même où il se trouvait; c'est qu'en ce temps-là, il n'y avait plus de frontières dans les Balkans, et les mécaniciens faisaient monter les trains jusqu'à Belgrade, au cas où il n'y avait pas d'autre personnel à disposition. Noir de suie et à bout de force, mais surtout inquiet, il réclamait mon petit frère, qui avait alors trois ou quatre ans. Nous avons réveillé l'enfant pour le porter dans la cuisine. A l'improviste, mon père avait fait remonter un convoi rempli de juifs jusqu'en Serbie; ses yeux avaient vu des choses horribles. Les juifs commençaient déjà à mourir. Les Allemands arrêtaient le train en un lieu désert; ils avaient leur plan. Les juifs criaient de l'intérieur et donnaient des coups de pied contre les parois de bois. Pris de panique comme ils l'étaient, ils ne pouvaient pas reprendre leur souffle; par ailleurs ils n'avaient rien à boire. Les Allemands, le pistolet au poing, se mirent à ouvrir les wagons, certes non pour leur bien, mais pour les spolier des bijoux, montres et pièces d'or qu'ils avaient dissimulés. On entendit des cris stridents. Les Allemands évacuèrent d'un wagon un petit garçon mort et le déposèrent dans la rigole, à côté des rails, sans bien sûr l'enterrer. Il ressemblait sans aucun doute à mon frère." (...)

Le livre dit encore qu'il y eut en tout dix-neuf expéditions de juifs originaires de Grèce du Nord. Rien que de Salonique, 42'830 personnes, d'après les statistiques des Chemins de fer, ont été déportées. Sans compter les trois milliers de juifs des petites villes de Macédoine et de Thrace, - livrés par les Bulgares -, dont la plupart ont été, en même temps que les wagons, jetés dans le Danube. Et le problème fut résolu. Quant aux Saloniciens, ils furent avant tout incinérés dans les fours de Birkenau. Allez savoir où se trouve ce Birkenau... (3)

Gérard Keller

Notes.

- (1) Pour se faire une idée sur les conditions de vie souvent précaires des juifs saloniens de l'entre-deux-guerres, et de leurs relations complexes avec la population de souche grecque, relations esquissées avec beaucoup de sensibilité dans le récit de Ioannou, on consultera avec succès les "Documents modernes sur les juifs", réunis par Bernhard Blumenkranz. A l'aide de résumés lapidaires, ce recueil fait état du contenu de la correspondance diplomatique entre le consulat de France à Salonique et le Quai d'Orsay. Il faut en citer quelques extraits :
- "Février-mars 1919.- 2500 familles juives de Salonique, victimes de l'incendie de 1917, vivent dans des conditions misérables (...)"
- "18 décembre 1923.- Lettre du consul de France à Salonique: le gouvernement grec a décidé de constituer les juifs en collège séparé, pour qu'ils élisent des députés juifs. Beaucoup de juifs se sont abstenus de voter (...). Démission du Conseil communal israélite, qui avait conseillé de se rendre aux urnes. Violente campagne de la presse grecque (...).
- "6 janvier 1928.- Lettre du consul de France à Salonique: émotion des juifs de Salonique à propos des incidents antisémites en Roumanie. Campagne antisémite dans la presse grecque".
- "9 octobre 1929.- Lettre du consul de France à Salonique : visite et conférence sioniste à Salonique de Fernand Corcos, dont les propos antigrecs à la veille d'élections municipales ont été accueillis très mal par la presse grecque. Les juifs saloniens, jadis prospères, voient leur situation matérielle se détériorer, mais il ne faut pas les exciter".
- (2) Il s'agit d'un des quartiers juifs où l'auteur, encore enfant et d'origine grecque, réside avec sa famille.
- (3) Pour y voir de plus près:
- Giorgos Ioannou : To diko mas aimo (Athènes, 1980)
 - Apostolos Bakalopoulos : A history of Thessaloniki (Thessalonique 1963)
 - Mikael Molcho, Iosif Nechama : In memoriam (Thessalonique, 1974)
 - Documents modernes sur les juifs, XVIe-XXe. siècles, réunis par l'équipe de recherche 208, "Nouvelle Gallia judaica" , sous la direction de Bernhard Blumenkranz, tome I, (Toulouse, 1979).
 - Apostolos Bakalopoulos : Histoire de la Grèce moderne.
 - Richard Clogg : A short history of modern Greece (Cambridge, 1979).

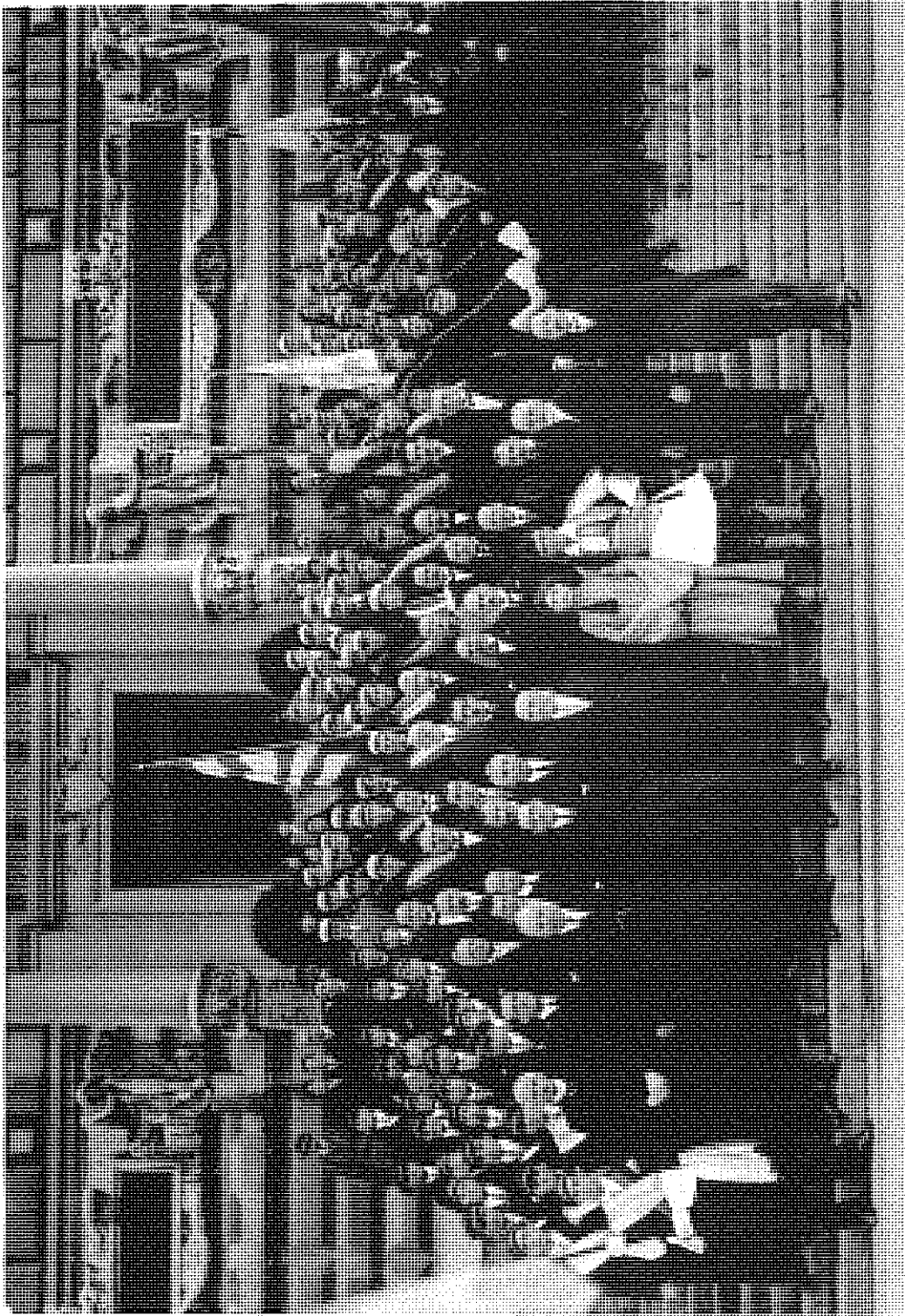
* * * * *

LANGUE GRECQUE MODERNE

Il est prévu d'organiser un nouveau cours de grec moderne pour débutants si le nombre des inscriptions est suffisant.

Pour se renseigner ou s'inscrire, s'adresser au président François ROSTAN, 30, chemin de Bellevue, 1005 Lausanne (tél. 23 26 83), jusqu'au 30 janvier.

* * * * *



Les sociétés
d'étudiants

GERMANIA VALDESIA

BELLES-LETTRES

HELVETIA STELLA

ZOFINGUE

MINERVA

P. CHERIX
G. BRIDEL
E. TROESCH
F. OLIVIER
L. MORF
COL DI
GUISAN
H. BORLE
G. PAILLARD
A. VAUCHER

V. MARTIN
Ch. BIERMANN
J.-L. MARTIN
Ph. METLAN
Ch. GILLIARD
E. FAZAN
A. DEMETRIADES
F. FERRET
R. RAHAEI
A. DUBOIS
Couple grec
G. CHAMOREL
F. MESSERLI

(Documentation aimablement communiquée par le musée de l'ELYSEE
et M. Ferdinand DUFOUR, à Lausanne)

Fastes d'autrefois

Libéré de la domination turque, le jeune état hellénique avait vu son indépendance reconnue formellement par les Puissances dans le deuxième protocole de Londres, signé le 3 février 1830. Exactement un siècle plus tard, sous l'impulsion de son dynamique fondateur et président Messerli, l'association des Amitiés gréco-suisse célébra cet anniversaire par une grande manifestation.

En fin d'après-midi, le lundi 3 février 1930, eut lieu, en l'Aula du Palais de Rumine, une séance solennelle, présidée par le prorecteur Chamorel, en l'absence du recteur Paschoud. Dans l'assistance: les deux conseillers d'Etat Dubuis et Fazan, le syndic Perret, le colonel divisionnaire Guisan, le baron de Coubertin, une forte délégation de la colonie grecque de Lausanne, beaucoup de professeurs, les sociétés d'étudiants en couleurs. Le professeur André Bonnard, après s'être excusé de n'être pas allé en Grèce, insista sur l'intérêt d'une civilisation "qui n'a connu ni confort, ni vitesse, pour notre époque où des écoliers de vingt ans vivent sous le signe de l'esprit américain." Priront aussi la parole le baron de Coubertin et le ministre Raphaël. La cérémonie se termina par l'hymne national grec et le cantique suisse entonnés par l'assemblée debout. A la sortie, on se groupa pour une photo de famille (voir ci-contre).

Le banquet officiel était organisé au Lausanne-Palace (qui abritait aussi une exposition de photographies de Fred Boissonnas); on y entendit sept discours, on envoya des télégrammes à Athènes, avant d'ouvrir une partie familière, animée par les danses de jeunes Grecques en costume national et par le chœur des Vaudoises, et qui fut suivie d'un grand bal.

Ces festivités marquèrent dans la vie lausannoise et la presse en rendit compte largement et avec éloge. Le livret des théâtrales de Zofingue, quelques jours plus tard, y mit son grain de sel:

LE FLANEUR INDISCRET

"Lundi 3 février a eu lieu une rencontre toute gréfiqne entre le peuple des Hellènes et le peuple des Borgers, dans l'Aula du Parthénon de Lausanne, près de l'Angora. Sur l'estrade réservée avaient pris place: les membres du comité d'honneur et les invités. M. Bridel, ancien lochage dans la phalange macédonienne, représentait l'Aréopage et les anciens combattants de la Grande guerre Médique (590-579). Le roi d'Anatolie avait délégué M. Fonjalaz Arthur, un nouvel Alcibiade, et la Théologie Libre M. Socrate, évangéliste. Remarqués parmi l'assistance M. Bergier, président du Turnus Universitaire et de la ligue pour la protection du petit commerce, Jacques Béranger, entrepreneur officiel des Panathénées, le caricaturiste Afelle et un observateur américain.

"Plusieurs chefs de dèmes priront la parole: pour les Hellènes, M. Raphael se montra digne descendant de Démosthène. Plusieurs Helvétès lui répondirent: M. Messerlidès, M. Chamorel et surtout M. Bonnardopoulos qui, dans un grand discours pensé, raisonné, commandé... par les plus nobles sentiments, prouva que notre siècle n'a rien inventé et que si nous avons la machine à vapeur et la canne-parapluie, c'est aux Grecs que nous le devons. M. le baron de Coubertin clôtura la cérémonie en réclamant un tableau. La salle se vida instantanément".

Tempi passati!

L.M.

Nous reproduisons ici sous sa forme originale l'article paru dans la "Gazette de Lausanne" le jour même de la manifestation des A.G.-S., rédigé par Charles GILLIARD, professeur à l'Université, avec la netteté et la hauteur de vue qui caractérisaient cet éminent historien.

L'anniversaire de l'Indépendance hellénique

3 février 1830 — 3 février 1930

Il y a aujourd'hui un siècle, le 3 février 1830, les représentants de l'Angleterre, de la France et de la Russie signèrent à Londres un protocole qui assurait à la Grèce son autonomie.

La colonie hellénique de notre ville fête aujourd'hui cet anniversaire. Cette date marque, en effet, pour leur patrie, la fin d'une période douloureuse et le début d'une ère nouvelle : enfin, la Grèce était ressuscitée.



Depuis plus de quinze ans, l'Hétairie, la société secrète des patriotes grecs, travaillait à la libération de l'Hellade ; depuis neuf ans, une lutte héroïque se poursuivait contre le Turc, maintenant l'honneur était venue où tous ces sacrifices allaient trouver leur récompense.

Sans doute, la politique internationale, avec ses calculs habiles, avait pour une part contribué à ces succès : En soutenant les Grecs, le czar Nicolas Ier croyait se rapprocher de Constantinople ; l'Angleterre voulait conserver dans sa orientèle un état nouveau qui aurait pu devenir le vassal du czar ; le gouvernement de Charles X intervenait en sa faveur pour maintenir en Orient le prestige traditionnel de la France. Mais, en réalité, une autre force, une force nouvelle agissait.

Lorsque, au mois d'avril 1821, la révolte avait éclaté en Grèce, elle avait été très mal accueillie dans les chancelleries. Metternich gouvernait l'Europe ; le mobile de toute sa politique, c'était la crainte de la révolution, il l'avait étouffée en Allemagne, écrasée en Italie, il n'éprouvait aucun plaisir à la voir remaître en Orient ; la tranquillité de l'Europe exigeait qu'il l'exterminât.

Aussi, en octobre 1822, au congrès de Vérone où l'on confia à la France le soin de châtier les Espagnols rebelles, les souverains et leurs ministres n'eurent aucun égard pour les malheurs des Grecs, c'est en vain que les députés de ce peuple opprimé adressèrent leur appel au pape, au czar Alexandre ou aux

plénipotentiaires français — dont l'un s'appelait Chateaubriand — ; le congrès refusa de les recevoir et, à Ancône où ils attendaient le résultat de leurs démarches, il leur fit donner l'ordre de se rembarquer.

Mais l'opinion publique s'était émue : les Grecs, n'étaient-ce pas des chrétiens soumis au joug odieux des infidèles qui les persécutaient ? n'étaient-ce pas les héritiers de ce peuple auquel la civilisation est redevable de ce qu'elle a de meilleur ? L'opinion publique n'admit pas qu'ils retombassent sous la tyrannie du sultan. Partout, les sociétés philhelléniques naquirent ; elles groupaient des hommes de tous les partis et de toutes les confessions, oubliant un instant leur haine réciproque, ils s'unirent pour travailler en commun à une œuvre généreuse.

Ce fut un puissant mouvement. Non seulement, il fournit aux Grecs des hommes, de l'argent en abondance, des encouragements moraux tout aussi nécessaires, mais il finit par devenir si irrésistible qu'il força la main aux gouvernements les plus conservateurs. Sauf celui de Vienne, ceux-ci cédèrent à la pression de l'opinion publique. C'était la première fois.

Plus heureux que les Napolitains ou les Espagnols, les Grecs révoltés ne furent pas remis sous la domination de leur maître, du sultan que Metternich considérait comme leur souverain légitime. Et la Sainte Alliance mourut de cet échec. Au début de 1830, la proclamation de l'indépendance hellénique, c'était le premier succès du libéralisme naissant.

Ainsi, le protocole du 3 février n'inaugurait pas une ère nouvelle pour les Grecs seulement, mais pour l'Europe occidentale tout entière. A tout ce que celle-ci devait déjà à la Grèce antique venait s'ajouter une nouvelle dette de reconnaissance : l'héroïsme de la Grèce nouvelle allait permettre le triomphe des idées libérales.

Charles GILLIARD.

Au Musée national archéologique d'Athènes, la *Salle des Grands bronzes* est actuellement fermée. Explication simple : il faut modifier son aménagement, depuis le départ...des quatre grands bronzes trouvés au Pirée en juillet 1959. Ces bronzes ont leur place, définitive vraisemblablement, au nouveau Musée du Pirée, à côté des autres découvertes de cette fouille si heureuse. Ce musée est ouvert (3 niveaux prévus), quoique incomplètement "garni"; il est déjà, par la qualité des pièces exposées et leur mise en valeur, un de ces lieux qui "méritent le détour", comme on dit (à quelques centaines de mètres de Zea Marina, le port d'où partent les "dauphins volants" à destination de Poros, Hydra et autres îles voisines).

* * * * *

Un nouveau *Musée Kazantzaki* a été ouvert en Crète le 27 juin 1983 (année du centenaire de la naissance de l'écrivain à Varvari (1) - à quelque trente kilomètres d'Héraklion; fondé par Georges Anemoyannis (apparenté à l'écrivain), ce musée a pris place dans la maison familiale de l'auteur d'Alexis Zorba, sur deux étages. Un montage audio-visuel (160 diapositives, textes grec, anglais et allemand), d'une quinzaine de minutes, de même que la présentation claire - moderne sans excès - de documents nombreux et fort intéressants (lettres, photographies, maquettes, programmes et affiches de théâtre, quasi-totalité des oeuvres imprimées en grec ou en traduction) et la réunion de portraits ou évocations picturales ou plastiques - tout cela forme un ensemble impressionnant. A relever la présence de deux artistes suisses, au moins : estampes de Hans Erni, médaille de Roger Huguenin (le graveur du Locle), tous deux inspirés par l'Odyssée.

Devant le musée, la place s'orne d'une sculpture contemporaine de Manolis Tzobanakis.

(1) Varvari : littéralement "les barbares", nom donné par l'empereur (re)conquérant Nicéphore Phocas à certains lieux, pour des raisons faciles à comprendre. Un autocar local dessert Varvari; il est prudent de se renseigner sur son horaire! Visite à recommander, à tous égards.

* * * * *

Le rédacteur signale aux intéressés que la personne responsable de la maquette se charge de tous travaux de dactylographie et il ne peut que la recommander. Elle ferait volontiers des remplacements d'une semaine ou selon besoins. S'adresser à : Madame I. Schoch, ch. des Bancelis 8, 1004 Lausanne (tél. 37 05 32).

DISCOGRAPHIE

- La "cantate" *Marie des Brumes* (Maria Néféli), d'Angélique Ionatos, bâtie sur de nombreux extraits du poème d'*Odysséas Elytis*, a été créée au début de 1984 à Paris avec l'accord du poète et enregistrée sur le vif.

L'audition de ce double disque, irrécusablement présenté et annoté, permet de saisir la démarche très originale et l'apport substantiel d'une "mise en musique" discrète, nuancée et efficace. L'entreprise était pourtant des plus audacieuses, parsemée d'écueils... Le résultat est convaincant. Angélique a beaucoup de talent - peut-être même davantage! Elle appartient à cette élite d'artistes qu'on ne peut étiqueter dans une classification précise; disons que c'est une musicienne qui s'incarne totalement dans le génie poétique d'un auteur auquel elle rend hommage, tout en contribuant à le mieux faire connaître à tous. Ses "complices" - notamment le baryton Spyros Sakkas et le directeur musical Alexandre Myrat - doivent être associés pleinement à cette réussite.

A remarquer que le terme de "cantate" a été adopté pour signifier clairement qu'il ne s'agit pas d'un opéra avec gesticulation et changements à vue; avec l'appui d'un petit ensemble orchestral, c'est la version chantée à deux voix alternées, celle de Maria Néféli et, l'autre, celle de l'antiphoniste.

Edition Vogue AV 4462.

Signalons dès maintenant qu'Angélique Ionatos sera le 5 mars 1985 au Casino de Montbenon, où elle présentera la version scénique de la cantate.

- Samuel BAUD-BOVY : *Essai sur la chanson populaire grecque*.

Voici un ouvrage relativement bref, mais très riche, qui, en quelque sorte, résume et réunit toutes les recherches conduites de longue date. Nous en reparlerons. Signalons d'ores et déjà que cet "Essai" est accompagné d'une plaquette donnant le texte et la mélodie de tous les exemples musicaux figurant sur deux cassettes: un remarquable ensemble, publié par la Fondation ethnographique du Péloponnèse, consciente de ce que la Grèce doit à l'érudit genevois. En vente à Nauplie, évidemment, mais aussi à Genève (Minkoff Reprints, 46, chemin de la Mousse, Chêne-Bourg, 1225 Genève).

Jean-Marie Pilet

* * * * *

LIVRES --- LA BOURSE AUX LIVRES --- LA BOURSE AUX LIVRES --- LA BOURSE AUX

On cherche:

A 20 Daremberg et Saglio Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, 1877-1912; 9 volumes et tables. Prix à convenir.

BIBLIOGRAPHIE

- François de Polignac, *La naissance de la cité grecque*. Editions La Découverte, Paris, 1984. Cultes, espace et société.
- La cité des images*, Editions de la Tour, Lausanne, 1984. Religion et société en Grèce ancienne.

Après Lausanne, l'exposition tirée du livre du même nom a passé par Montreux, Genève, Fribourg; elle est actuellement à Berne, traduite en allemand. Elle va gagner Martigny (Fondation Gianadda). Le jeu parisien, après un triomphe dans le métro, se trouve actuellement à Bruxelles, aux musées royaux d'art et d'histoire (avec traduction en flamand). Les versions italiennes et grecque sont en cours de réalisation. Un grand succès!

- Sous le titre "*Le Bouquet d'Athéna*" a paru chez Flammarion la traduction française du livre de M. Hellmut BAUMANN: *Die griechische Pflanzenwelt in Mythos, Kunst und Literatur*, édité en 1982 par Hirmer à Munich. Un ouvrage original et attachant, admirablement illustré, maniable en voyage. Prix fr. 51.--. Il en existe aussi maintenant une traduction grecque.

* * * * *

Petites nouvelles

Monsieur Claude CALAME, membre des A.G.-S., a été nommé professeur de langue et de littérature grecques à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, en remplacement du professeur François LASSERRE atteint par la limite d'âge. Nos félicitations et nos vœux à ces deux membres de notre association, pour laquelle ils sont un précieux appui.

Le prix Valiadis, assumé par les A.G.-S., a été décerné à Monsieur Démétrios KOKKONIS, étudiant à la Faculté des Lettres, pour la qualité de ses études.

La compagnie théâtrale La Marelle organise actuellement une série de représentations d'une pièce de Jean NAGUEL: "Timothée l'inoubliable", illustrant les efforts d'un pope dans un village de montagne luttant inlassablement pour la réconciliation dans une Grèce déchirée par la guerre civile en 1946.

L'Entraide Hellénique de Lausanne

vous annonce déjà la date de son prochain

The - Bridge - Cocktail:

jeudi 7 mars 1985 au Lausanne-Palace

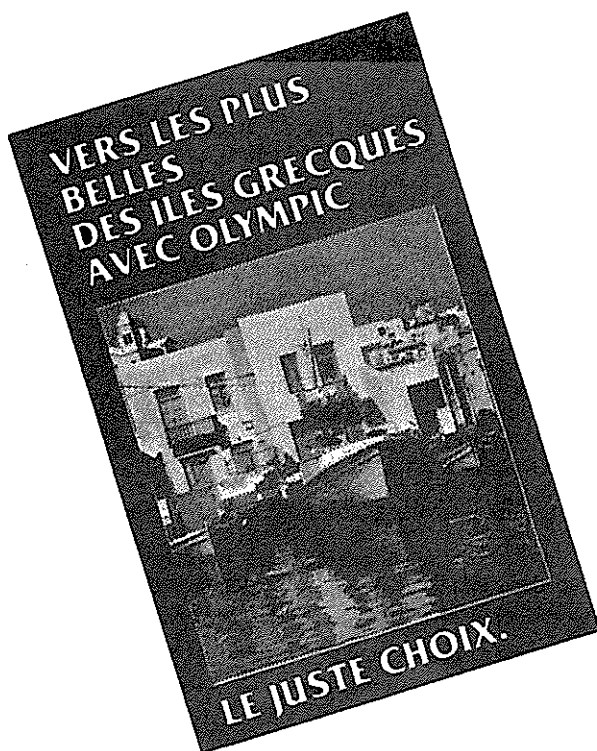
Grèce

**Les plus belles plages de ses îles,
ont été choisies pour vous !**

**Vacances balnéaires, circuits culturels, croisières à thème,
location de yachts et de maisons de vacances, fly & drive.**

Renseignements, conseils et réservations chez les spécialistes:

**Romios Voyages : 1, avenue du Théâtre - 1005 Lausanne - Tél. 021/20.66.77
37, rue de Carouge - 1205 Genève - Tél. 022/29.33.90**



Car la compagnie grecque Olympic est partout chez elle en Grèce. De Genève ou Zurich, elle vous emporte d'un coup d'aile vers l'île de vos rêves. En jet de ligne, en taxi aérien ou, au besoin, en hélicoptère.

Consultez votre bureau de voyages ou Olympic. Genève, téléphone 022 21 96 21

OLYMPIC
AIRWAYS
The International Airline of Greece